

Ces fragments autobiographiques d'un *M'allem* Gnawi

de Marrakech avaient été intégrés dans les annexes d'un diplôme (1979) que j'avais présenté à Paris. Un membre du jury m'avait posé une question au sujet de l'importance de l'audience des transes et de la participation des jeunes, et je me souviens que ma réponse positive avait surpris et laissé le jury dubitatif. À l'âge du Rap et du Raï, les musiques de transe, Gnawa en tête, font l'objet aujourd'hui de spectacles ouverts, fortement médiatisés, et fort prisés d'un public dont les trois-quarts ont moins de 25 ans. L'époque est loin où, au cours de l'été 1975, tard dans la nuit, après son travail, je devais enregistrer cet entretien avec le Maître Abdeslam en cachette dans un coin de la place Jmaa l-Fna, à l'abri des regards, dans une voiture. Je m'étais senti privilégié, car magnétos et appareils photo étaient mal vus des Gnawa et des autres sectes de transes. L'épreuve coloniale des adhérents de tout ordre n'était pas loin, mais surtout, la croyance que la technique de l'Occident était néfaste au libre déploiement des esprits était certainement encore plus déterminante.

Le contraste n'en est que plus dramatique lorsqu'on sait que les Maîtres Gnawa qui accomplissent le rituel des transes dans la tradition thérapeutique la plus stricte s'offrent en spectacle non seulement sur la scène internationale dans des salles de haute tenue, où ils ont suscité l'intérêt de jazzmen remarquables, mais aussi dans les cabarets et les discothèques des hôtels de touristes chez nous.



ABDELHAÏ DIOURI

Lors du Festival d'Essaouira de juin dernier, à minuit, à la fin du spectacle Gnawa grandiose sur la place auquel participaient Archie Shepp et d'autres stars du Jazz américain au côté de Mahmud Ghania devant quelques milliers de spectateurs, Mahmud rejoignit directement son père qui officiait dans une *lila*, et où il frappa humblement les crotales jusqu'à 7 h du matin. Maître Abdeslam, qui était de la partie, et à qui je demandais au hasard d'une conversation si la consécration du *genbri* passe aujourd'hui comme autrefois par la rude épreuve de la soumission aux aînés, me fit cette réponse pour le moins inattendue : « Rien du tout ! La seule chose qui compte toujours, c'est la décision et la forte volonté ! Si tu n'as pas de volonté, tu n'apprendras jamais le *genbri* ! »

J'ai tenté une traduction française de l'entretien la plus proche de l'original, sans trahison aucune. Le lecteur familier du dialectal marocain s'apercevra vite, néanmoins, que la saveur de la langue et l'entrain du parler restent nettement en deça.

Les titres des sections sont en guise de commentaires.

Rabat, 28 juillet 1999



ABDELHAÏ DIOURI

L'M'alle (maître musicien) : « Ne crois pas que ce que je te raconte est une chose gratuite, je te le dis pour l'avoir vécu et subi. *Al Genbri* n'est pas une chose aisée à atteindre. Mon métier, je ne le tiens pas d'une descendance Gnawi, mais de mon effort et de mon acharnement pour apprendre. À l'origine de tout cela, je travaillais dans un "four à pain". Je n'avais pas de chez moi. Je n'en ai jamais eu, je suis orphelin. Dans ma vie, il n'y a que le travail, c'est tout. Je passais la nuit près du four et je rêvais tout le temps de ce que je voyais le jour : du pain, toujours du pain, sa cuisson dans le four, les gens qui venaient le déposer ou le chercher, les mains du "boulangier", le four, le feu, le pain. »

**Digression sur l'agression double :
la première « lila »**

« Un jour il y eut une *lila* dans une maison près du four, dans la même rue. Je dois te prévenir tout d'abord qu'en matière de sommeil, pour ce qui me concerne, si je dors, tu peux me prendre

où tu veux, je ne sens rien du tout. Et ceci depuis mon enfance. Cependant, je continue à circuler dans les lieux, à les voir : je me lève, et si par exemple j'ai dans l'intention de me bagarrer, étant donné en particulier que je me trouve embarqué par « ces gens-là » – en cet instant précis où je dors – je veux dire, si je me sens brouillé, inquiet, la tête agitée de problèmes, je me lève donc, je prends une hache et m'en vais menacer qui je trouve. Je vais jusqu'à lui, je le réveille, j'esquisse mon geste, il se lève, me parle, veut m'agresser, je me livre à la bagarre : tout ceci je le fais sans me rendre compte, hors de toute conscience. Ou encore je sors mon pénis – sauf ton respect – je sors mon pénis, en pleine famille, et me mets à pisser sur tout le monde qui sommeille. Je prends la table, je prends le soufflet et je les menace de les jeter sur eux alors qu'ils sont endormis. En tout cela, hors de conscience, mon être est suspendu à ce *genbri* et à rien d'autre. C'est là où j'ai vu ce que je veux te raconter maintenant. C'est cela l'origine de tout.

« Un jour donc, il y eut une *lila* tout près du four où je travaillais, dans la même rue. Lorsque j'eus terminé mon service, je me nettoyai et je me dirigeai vers cette maison. Je n'avais encore jamais entendu ni vu des Gnawa. J'avais alors 12 ans. Je suis entré dans cette maison. Je me suis mis parmi eux et j'y suis resté toute la nuit à regarder : je fus tout yeux jusqu'au lever du jour. Aux premières lueurs de l'aube, je me dis que je retournerais à la boulangerie, que je la nettoierais et que j'y attendrais l'arrivée du patron qui me trouverait donc prêt pour le travail. Je saluai les personnes avec qui j'étais et m'en allai. Au four, je trouvai une bonne chaleur. Je m'installai dans le coin où se trouvaient les fournitures en *fitur* (des déchets de noyaux d'olives passés à l'huilerie, utilisés pour alimenter les fours des potiers et des boulangers) ; je m'y étendis et m'endormis. Qui aurait pu ouvrir la porte à l'arrivée des gens au matin ? Personne. On a peut-être frappé, on aurait pu enlever la porte, rien n'aurait pu me réveiller. J'étais ailleurs, dans un autre univers, dans l'imaginaire, dans une autre chaleur. Je dormais. Vers 11 heures, la tension atteignit son maximum : ceux qui avaient apporté leur pain entassé devant la porte étaient là avec le patron, le "boulangier" aussi ; certains présumaient que je n'étais pas là, d'autres qu'on m'avait arrêté, ou qu'il m'était arrivé un malheur. Ils finirent par forcer la porte. Ils me trouvèrent endormi. Ils me prirent à quatre, me sortirent dehors sans que je me rende compte de rien. A la sortie du four, un brouhaha gigantesque m'emplit les oreilles. Il me parvenait de loin comme si je l'entendais du fond d'un puits. J'ouvris les yeux : c'était tout plein de têtes au-dessus de moi, des têtes d'hommes et des yeux. Il y en avait qui se demandaient si je n'étais pas mort, d'autres me pressaient de dire ce que j'avais, et d'autres,

je ne sais plus quoi encore. Je ne leur prêtais aucune attention. J'étais entièrement retourné par le sommeil. A la fin, ils ont nettoyé le four et se sont mis au travail. Pour ce qui me concerne, je me suis éloigné. C'est cela l'origine de tout. Je n'y suis plus retourné. Je suis resté au chômage pendant trois mois après cette nuit, avant de retrouver du travail dans un autre four. »

La passion et son objet cristallisé

« Pour l'essentiel, chaque fois que je voyais « l'Homme au *Genbri* » ou l'entendais, je ne pouvais plus bouger de ma place. Je restais à écouter la musique. Je suppliais pour cela le *M'allelem*, je demandais, je lui donnais de l'argent et lui offrais ce qu'il désirait. Pour écouter seulement ; car il ne pouvait être question de frapper les crotales ou de se joindre par la voix au chant. Personne ne m'aurait permis de le faire. A l'époque, on ne pouvait y prétendre si on était encore gosse. Les anciens n'aimaient pas apprendre aux autres. Avec eux, tu ne pouvais absolument pas atteindre le *genbri*, même s'il arrivait que tu aies appris par toi-même. Excepté si tu te soumettais à eux et s'ils s'assuraient que tu connaissais bien le métier et que tu acceptais de travailler pour leur compte ; et encore ! Il fallait qu'ils te trouvent de bon caractère. Alors le *M'allelem* te disait "Entre" et tu avais le statut d'apprenti. Mais il était interdit de toucher au *genbri*. Tu avais le droit uniquement de chanter parmi la troupe, de jouer ou de t'amuser avec les autres membres de la troupe. Le *genbri* : tu le regardais avec passion. Revenons à l'essentiel : je travaillais dans un nouveau four ; n'importe où, n'importe quand, dès que j'entendais le son du *genbri* ou de la musique de Gnawa, j'accourais, laissant tomber travail et employeur ; et, si jamais on tentait de me forcer à faire le contraire, je me battais. Les jours passaient, je demeurais fidèle. »

Un premier rêve annonciateur

« Un jour j'eus un curieux rêve au sujet d'un cinéma. On annonçait tout juste l'ouverture prochaine d'une salle à la Kasba. Lorsque j'appris la nouvelle, je me dis que j'irais bien la voir. La nuit je rêvais que j'y étais. Que vis-je sur l'écran ? C'était une troupe de Gnawa avec leur *tbiqa* (panier). J'étais là parmi les spectateurs lorsque soudain je vis se diriger sur moi tous les Gnawa avec en tête quelqu'un qui tendit vers moi la *tbiqa*. Il la déposa à mes pieds. Les spectateurs, à ce geste, se sont retirés de la salle. J'y restais seul avec les Gnawa. Je les regardais un à un, puis je reconnus parmi eux mon propre frère. Or ce frère est absolument en désaccord avec moi au sujet de ma décision de suivre le culte Gnawa. Il est toujours derrière moi à me châtier, m'interdisant d'adopter ce métier, et moi de me

bagarrer avec lui et de lui répéter que c'est là mon métier, ma vocation. C'est un snob, il travaille maintenant en Europe. Mais peu importe ! L'essentiel est dans cet instant précis où les Gnawa qui étaient sur l'écran se sont déplacés jusqu'à moi avec leur *tbiqa* : ils me prirent avec leur bras et ils me déposèrent sur un siège, puis ils se mirent à jouer. J'étais parmi eux, ils m'ont mis exactement à proximité de la *tbiqa*.

« Je veux te montrer comment on parvient à être *M'alle*. Lorsqu'une chose est prescrite, Dieu crée un prétexte pour t'y faire parvenir. Je te montre le fondement précis de notre culte (*hal*). Les jours et les années ont passé et, constamment, j'ai été amené à exécuter ce qui m'avait été prescrit dans cette scène. D'autres jours encore passent et, toujours, je tombe là-dessus. Tout ce que j'ai subi dans ma vie je l'ai d'abord vu en rêve, et cela est valable pour tout ce que je te raconte de ce métier.

« Le métier de *tagnaouite* est essentiellement basé sur les *ariah*. Mais, il n'est pas donné à n'importe qui de se lier à un *melk* (esprit). Il est à la merci de fluctuations impossibles à maîtriser. Il vient à toi, te parle à l'oreille puis s'en va. Il veille sur tous tes gestes. Il te dit un seul mot et à toi de deviner la médication. Il te montre par exemple une cigarette, à toi de la prendre et de chercher des allumettes. Je te dis tout cela afin que tu saches ce qu'est un *melk* ou un *rih*.

« A la fin de mon rêve, les Gnawa eux-mêmes se sont retirés un à un, je suis resté seul avec mon frère et le panier, puis mon frère lui aussi s'est retiré me laissant en tête-à-tête avec le panier. Je ne l'ai pris ni touché ni n'ai vu ce qu'il contenait. L'essentiel est ce que je t'ai dit. Je me suis réveillé. Le monde était comme avant, mais j'allais voir tout ce que prévoyait ce rêve. Je suis allé dans le cinéma plus tard, il était exactement comme dans mon rêve. Quant au panier et au reste, je devais le voir bien plus tard. »

L'affiliation au culte Gnawa

« Un jour je fis la connaissance d'un maître musicien Gnawi : le *M'alle* Messaoud, celui qui travaillait lors de ma première nuit avec les Gnawa. Je suis resté chez lui plus de huit ans, mais pour rien. Je voulais qu'il m'apprenne le métier, en contrepartie je lui ai offert mes services et ma vie même : j'ai fait de lui mon père, de sa femme ma mère et de leur maison mon chez moi. Mais il ne montrait aucun désir de m'enseigner. Il ne m'a jamais passé le *genbri*. J'ai passé le temps à regarder ses mains jouer, à écouter, à apprendre les chants et le métier. Quant au *genbri*, je désirais l'avoir bien évidemment plus que tout au monde ; mais je ne pouvais le toucher de mes mains s'il ne me le donnait lui-même, ni le garder s'il n'acceptait pas de me le donner ou de me permettre de le toucher. Je gardais donc

le même rythme de vie, la même discipline, pendant des années : durant la journée – travail dehors ; le soir – courses pour le *M'Allem* ; celui-ci me prenait avec lui chaque fois qu'il y avait une *lila*. J'ai fait la connaissance aussi d'un autre *M'Allem*, Allal, le Maître de mon Maître. C'était un homme d'un certain âge ; il était en liaison forte avec une *melka*, la *Kuriya*. Lorsqu'arrivait son tour dans le répertoire, il fallait quelqu'un pour tenir le *genbri*, car lui entrait en transe à ce moment-là. Alors, le *M'Allem* Messaoud était celui qui accomplissait cette tâche. Et moi, j'étais parmi la troupe. »

Les miracles de la nuit à Sidi Shamharush

« Qu'est-ce qui allait me réveiller de cette torpeur ?

C'était un incident lors de notre pèlerinage à Sidi Shamharush. J'étais habitué à faire ce pèlerinage annuel à pied emmenant avec moi l'animal à sacrifier. Je quittais Marrakech aux premières heures du jour, et j'atteignais Moulay Brahim à 2 ou 3 heures de l'après-midi. Là je déjeunais, puis je me reposais et souvent j'y passais la nuit. Le lendemain matin, le *M'Allem* me rejoignait en car avec la troupe. J'arpentais la montagne à pied jusqu'à Oumlil où se trouvait un bistrot. Les autres m'y rejoignaient en voiture, et nous y passions la nuit. Au matin du troisième jour, nous partions pour Sidi Shamharush ; et là nous restions dix ou quinze jours.

« Cette fois donc je me décidais à prendre le *genbri* tout seul, puisque le *M'Allem* refusait de me le céder depuis si longtemps. Dès qu'il sortit pour la prière du soir, je mis la main sur son *genbri*. Sa femme se retourna vivement dans ma direction et s'écria que je devais déposer le *genbri* ; elle appela sur moi la malédiction. Tout le monde – hommes et femmes – assistait à cette scène. Je me dis que c'était bien fait pour moi qui aimais cette femme comme ma propre mère. La *Mqaddma* qui dirigeait toute l'équipe lui dit alors :

– Pourquoi ? Laisse-le jouer au *genbri* pour amuser les filles.

– Je ne prendrai pas le *genbri* du Maître.

– Mais si, prends le *genbri* mon fils, et joue.

– Je ne sais pas jouer, je voulais juste essayer quelques notes pour moi-même, mais elle m'a ordonné de le déposer, je le dépose.

– Non, maintenant tu peux le prendre et l'utiliser.

– Alors écoute, je voudrais que tu pries pour moi, en ce lieu saint, qu'Allah me guérisse de ce désir ou alors, tant que nous y sommes, voici ma main, marque-la moi de ton sceau béni.

« Je n'avais pas terminé ces mots que la *Mqaddma* se crispa et me gronda. Je déposai le *genbri* et ne l'ai plus touché du tout.

« La nuit est le lieu des lieux pour les miracles. Je ne sais comment c'est arrivé pour cette *Mqaddma* : on dirait que quelqu'un

lui avait attaché les mains, et qu'il avait pris un gros couffin rempli des crotales de l'équipe et de condiments ; puis il le déversa violemment sur tout le monde qui dormait. Remue-ménage, lumière : la *Mqaddma* avait les mains paralysées. »

Abdelhaï Diori – Est-ce elle qui a jeté le couffin ?

L.M'allem – Je n'en sais rien. L'essentiel est que nous dormions tous. Je me réveillai dans le désordre. Les gens cherchaient du feu pour fumer la *Mqaddma*. Je sentis un besoin pressant d'uriner. Je sortis : là je trouvai un chien ; Dieu seul connaît les mystères des choses ; il s'est passé des choses entre le chien et moi ; j'ai pissé ; je suis revenu dans la chambre ; je n'ai rien dit aux autres.

A.D. – Je ne te suis pas bien.

L. – Quelque chose ou quelqu'un s'est métamorphosé en chien pour moi. Et il m'est arrivé avec lui quelque chose... A mon retour, «le chien» s'est interposé entre moi et la porte du sanctuaire, m'empêchant d'y avoir accès. Il était debout devant la porte tel un être humain. J'eus la chair de poule, mes cheveux se sont hérissés. J'abandonnai mon projet de franchir cette porte. Je m'éloignai, allumai une cigarette, fis un grand détour et revins, puis j'entrai énergiquement sans plus prêter attention à la présence du «chien». Je ne dis rien à personne et m'endormis.

Deuxième rêve : une vision consécration

« J'eus un rêve cette nuit-là dont je me souviens dans les moindres détails. Un homme est venu vers moi. Je sentais que cet homme avait quelque chose de spécial. C'était peut-être le Saint-même chez qui nous étions, je ne sais ; seul Dieu connaît le mystère des choses. C'était un *Melk* pour sûr, c'est tout. Exactement le même que je devais voir plus tard lorsque je devins *M'allem*. Ce *Melk* n'est en fait pas enterré dans le sanctuaire. Celui-ci est seulement son *Maqam Khalwa* (son gîte). C'est un *Melk* parmi les rois des *jinn*. Le jour où Sidi Shamharush a décidé d'avoir un sanctuaire, il en prévint le *Shaikh* de la tribu qui exécuta son vœu. Il venait donc vers moi, un *genbri* à la main, et me dit : "Tiens, prends-le !". Je dis : "Je ne sais, Seigneur, quoi en faire !". Il me dit : "Prends-le !" — "Je ne sais pas le manipuler, comment le prendre maintenant alors que je ne sais rien en faire ?". Alors il me prit la main — non pas celle-là que j'utilise pour frapper les cordes, mais celle-ci qui tient le manche —, il me la prit donc et me dit : "Je t'ai dit prends ça !" en m'écartant les doigts et me collant le manche dans le creux de la main. Au matin, lorsque je me réveillai, je trouvai les traces de manche du *genbri* encore creusées dans ma main gauche. Des traces creusées en sillons comme

si on m'avait arraché la peau de la paume de la main, comme ceci, dans le sens transversal. Je n'en ai soufflé mot à personne. Je suis resté avec les autres tout le temps du pèlerinage. Ensuite nous revînmes à Marrakech. »

Les débuts du métier : à la recherche d'un Maître.

« Je voulais maintenant m'assurer à tout prix de la place qui m'était réservée dans le foyer que je considérais comme mien. Je quittai pour cela la maison, je pris pour amis deux jeunes qui n'étaient pas Gnawa mais qui étaient des amateurs très habiles, et je commençais à faire le tour des villes avec eux. J'avais de petites commandes de temps en temps. Lorsque je désirais me rendre en visite chez le *M'alle*m Messaoud, je préparais une bonne marmite, achetais deux pains de sucre et me rendais chez lui avec mes deux compagnons. Nous mangions chez lui, chantions un peu, puis nous repartions. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que ceux que je tenais pour mon père et ma mère étaient des faux-jetons. Ils ont failli me faire rater ma relation avec mes amis et nous ont dressés les uns contre les autres pendant un certain temps. Mais je sus rétablir ma relation avec eux et la corriger avec le *M'alle*m Messaoud.

« Je décidai en même temps de faire de son Maître à lui, le *M'alle*m Allal, mon Maître à moi aussi. Tout en continuant de servir fidèlement mon ancien Maître, je fis le marché un jour et rentrai chez lui le panier plein à déborder ; et depuis ce jour j'en ai fait autant au moins une fois par semaine, mais sans rien exiger en retour. Je maintenais ainsi un équilibre dans mes relations. Lorsque nous nous rendions chez lui, il accordait son *genbri* et nous lui propositions un spectacle – danses, jeux et maniement des crotales. Mes deux amis ont tout appris et bien appris sous son regard. »

La résonance du « genbri »

« Bien des années après, nous nous sommes tous retrouvés en pèlerinage à Sidi Shamharush sous le même toit : le *M'alle*m Allal, le *M'alle*m Messaoud et sa femme, notre ancienne *Mqaddma* et une jeune *Mlaykiya* (littéralement : qui travaille au service des *Mluk*) qui devait recevoir la consécration de la première. Mais celle-ci voulait en profiter plus longtemps et refusait de lui montrer les secrets du métier. La jeune *Mlaykiya* me raconta tout cela, chagrinée. Je la pris par la main, la promenai dans tous les lieux saints d'où s'alimentaient habituellement les *Mqaddmat*, l'initiant aux rites de chaque lieu.

« Revenons à notre sujet. Pour l'essentiel, un jour, les deux Maîtres sont sortis pour la prière de l'après-midi. Le *M'alle*m Messaoud est monté sur la terrasse du sanctuaire, le *M'alle*m Allal a traversé le ruisseau, puis il est monté au sommet de la montagne sur le rocher

le plus haut à l'horizon, puis chacun des deux s'est mis à faire la prière. Le *M'allem* Allal est le plus âgé et le plus grand Maître. Personne n'ose toucher à son *genbri*. Il savait que je m'en tirais bien pour jouer du *genbri*. J'en avais un à moi, du reste. À l'époque je commençais à bien maîtriser l'instrument ; j'en avais acheté un – c'était d'ailleurs lui qui me l'avait vendu –, je ne le quittais pas d'une semelle. Je passais des journées entières dans les champs en tête-à-tête avec le *genbri*, au travail, au point qu'au cours des premiers jours, j'eus l'index de la main droite en sang.

« Le *M'allem* Allal était tout à sa prière. Je me pressai de prendre son *genbri* et d'en sortir des notes. Au même instant, il sauta du rocher sur lequel il était un instant avant prosterné, et se lança dans une course furieuse, dégringolant la montagne et s'écriant : « J'arrive ! J'arrive ! Je t'ai dit j'arrive ! Je t'ai dit j'arrive ! ». Il courait et criait ; c'était pourtant un vieillard chétif qui puisait la fougue de sa course on ne sait où, comme s'il avait quatre ou cinq *jinn* en lui. Arrivé au ruisseau, il s'écroula dans l'eau. Nous accourûmes et le soulevâmes ; il dit alors : « Je faisais ma prière lorsque cette « ennemie de Dieu » m'interpella avec son fils du fond de la rivière, en cet endroit précis où je suis tombé ! C'est ici qu'elle criait mon nom ! ». Puis il se retourna vers moi et me cria au visage : « Et toi donc, qui t'a permis de prendre mon *genbri* ? » – « Je m'en remets à Dieu, je ne referai jamais cela. » À la nuit tombante éclatait le grand scandale entre l'ancienne *Mqaddma* et la jeune *mlaykiya*. »

La satiété du Maître

(...) « Bien des années plus tard, c'est le *M'allem* Allal qui fêta ma consécration de *M'allem*. C'est chez lui aussi que nous avons rempli le panier de la jeune *Mlaykiya* dont je t'ai parlé (c'est le rituel de consécration de la *Mqaddma*). (...) »

« Tout ce que je te raconte là, c'est la folie du *genbri*. Aujourd'hui, j'en joue tellement qu'au bout du mois du *Sha'bane*, je n'en peux plus ; je suis épuisé à force de veiller, surtout les derniers jours. Je ne supporte plus la vue du *genbri*. Mais je ne peux plus m'en séparer, je ne peux plus faire un autre métier, rien ne me réussit plus, quoique je fasse. Que Dieu nous couvre de sa protection, car en *tagnaouite* (métier de Gnawa), on ne peut jamais savoir ce que vous réserve encore l'avenir. »

Marrakech, août 1975.

ABDELHAÏ DIOURI, anthropologue, peintre et critique d'art, vit à Rabat. Il est actuellement chercheur à L'Institut universitaire de la recherche scientifique.

si on m'avait arraché la peau de la paume de la main, comme ceci, dans le sens transversal. Je n'en ai soufflé mot à personne. Je suis resté avec les autres tout le temps du pèlerinage. Ensuite nous revînmes à Marrakech. »

Les débuts du métier : à la recherche d'un Maître.

« Je voulais maintenant m'assurer à tout prix de la place qui m'était réservée dans le foyer que je considérais comme mien. Je quittai pour cela la maison, je pris pour amis deux jeunes qui n'étaient pas Gnawa mais qui étaient des amateurs très habiles, et je commençais à faire le tour des villes avec eux. J'avais de petites commandes de temps en temps. Lorsque je désirais me rendre en visite chez le *M'alletm* Messaoud, je préparais une bonne marmite, achetais deux pains de sucre et me rendais chez lui avec mes deux compagnons. Nous mangions chez lui, chantions un peu, puis nous repartions. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que ceux que je tenais pour mon père et ma mère étaient des faux-jetons. Ils ont failli me faire rater ma relation avec mes amis et nous ont dressés les uns contre les autres pendant un certain temps. Mais je sus rétablir ma relation avec eux et la corriger avec le *M'alletm* Messaoud.

« Je décidai en même temps de faire de son Maître à lui, le *M'alletm* Allal, mon Maître à moi aussi. Tout en continuant de servir fidèlement mon ancien Maître, je fis le marché un jour et rentrai chez lui le panier plein à déborder ; et depuis ce jour j'en ai fait autant au moins une fois par semaine, mais sans rien exiger en retour. Je maintenais ainsi un équilibre dans mes relations. Lorsque nous nous rendions chez lui, il accordait son *genbri* et nous lui propositions un spectacle – danses, jeux et maniement des crotales. Mes deux amis ont tout appris et bien appris sous son regard. »

La résonance du « genbri »

« Bien des années après, nous nous sommes tous retrouvés en pèlerinage à Sidi Shamharush sous le même toit : le *M'alletm* Allal, le *M'alletm* Messaoud et sa femme, notre ancienne *Mqaddma* et une jeune *Mlaykiya* (littéralement : qui travaille au service des *Mluk*) qui devait recevoir la consécration de la première. Mais celle-ci voulait en profiter plus longtemps et refusait de lui montrer les secrets du métier. La jeune *Mlaykiya* me raconta tout cela, chagrinée. Je la pris par la main, la promenai dans tous les lieux saints d'où s'alimentaient habituellement les *Mqaddmat*, l'initiant aux rites de chaque lieu.

« Revenons à notre sujet. Pour l'essentiel, un jour, les deux Maîtres sont sortis pour la prière de l'après-midi. Le *M'alletm* Messaoud est monté sur la terrasse du sanctuaire, le *M'alletm* Allal a traversé le ruisseau, puis il est monté au sommet de la montagne sur le rocher

le plus haut à l'horizon, puis chacun des deux s'est mis à faire la prière. Le *M'Allem* Allal est le plus âgé et le plus grand Maître. Personne n'ose toucher à son *genbri*. Il savait que je m'en tirais bien pour jouer du *genbri*. J'en avais un à moi, du reste. A l'époque je commençais à bien maîtriser l'instrument ; j'en avais acheté un — c'était d'ailleurs lui qui me l'avait vendu —, je ne le quittais pas d'une semelle. Je passais des journées entières dans les champs en tête-à-tête avec le *genbri*, au travail, au point qu'au cours des premiers jours, j'eus l'index de la main droite en sang.

« Le *M'Allem* Allal était tout à sa prière. Je me pressai de prendre son *genbri* et d'en sortir des notes. Au même instant, il sauta du rocher sur lequel il était un instant avant prosterné, et se lança dans une course furieuse, dégringolant la montagne et s'écriant : « J'arrive ! J'arrive ! Je t'ai dit j'arrive ! Je t'ai dit j'arrive ! ». Il courait et criait ; c'était pourtant un vieillard chétif qui puisait la fougue de sa course on ne sait où, comme s'il avait quatre ou cinq *jinn* en lui. Arrivé au ruisseau, il s'écroula dans l'eau. Nous accourûmes et le soulevâmes ; il dit alors : « Je faisais ma prière lorsque cette « ennemie de Dieu » m'interpella avec son fils du fond de la rivière, en cet endroit précis où je suis tombé ! C'est ici qu'elle criait mon nom ! ». Puis il se retourna vers moi et me cria au visage : « Et toi donc, qui t'a permis de prendre mon *genbri* ? » — « Je m'en remets à Dieu, je ne referai jamais cela. » A la nuit tombante éclatait le grand scandale entre l'ancienne *Mqaddma* et la jeune *mlaykiya*. »

La satiété du Maître

(...) « Bien des années plus tard, c'est le *M'Allem* Allal qui fêta ma consécration de *M'Allem*. C'est chez lui aussi que nous avons rempli le panier de la jeune *Mlaykiya* dont je t'ai parlé (c'est le rituel de consécration de la *Mqaddma*). (...) »

« Tout ce que je te raconte là, c'est la folie du *genbri*. Aujourd'hui, j'en joue tellement qu'au bout du mois du *Sha'bane*, je n'en peux plus ; je suis épuisé à force de veiller, surtout les derniers jours. Je ne supporte plus la vue du *genbri*. Mais je ne peux plus m'en séparer, je ne peux plus faire un autre métier, rien ne me réussit plus, quoique je fasse. Que Dieu nous couvre de sa protection, car en *tagnaouïte* (métier de Gnawa), on ne peut jamais savoir ce que vous réserve encore l'avenir. »

Marrakech, août 1975.

ABDELHAÏ DIOURI, anthropologue, peintre et critique d'art, vit à Rabat. Il est actuellement chercheur à L'Institut universitaire de la recherche scientifique.

